



**CINÉMA[s]  
LE FRANCE**

www.abc-lefrance.com

# OSS 117, LE CAIRE, NID D'ESPIONS

## DE MICHEL HAZANAVICIUS

### FICHE TECHNIQUE

FRANCE - 2005 - 1h39

Réalisateur :  
**Michel Hazanavicius**

Scénario :  
**Jean-François Halin, d'après les  
romans OSS 117 de Jean Bruce**

Image :  
**Guillaume Schiffman**

Montage :  
**Reynald Bertrand**

Musique :  
**Ludovic Bource, Kamel El-cheikh**

Interprètes :  
**Jean Dujardin**  
(Oss 117 - Hubert Bonisseur de  
la Bath)

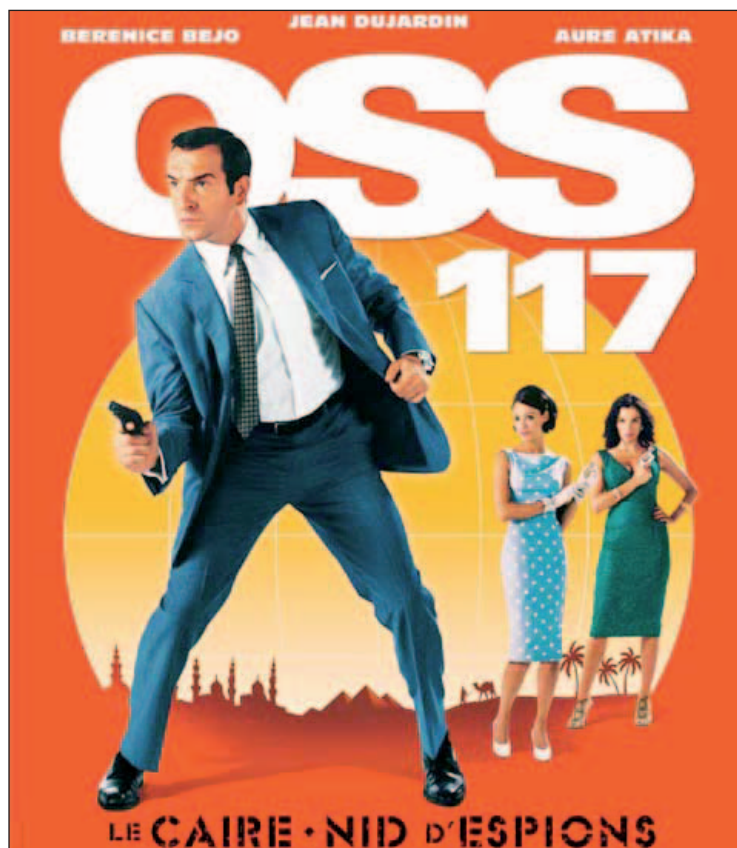
**Bérénice Béjo**  
(Larmina)

**Aure Atika**  
(Princesse Al Tarouk)

**Philippe Lefebvre**  
(Jack)

**Constantin Alexandrov**  
(Setine)

**Richard Sammel**  
(Moeller)



**SYNOPSIS** Égypte, 1955, le Caire est un véritable nid d'espions. Tout le monde se méfie de tout le monde, tout le monde complotte contre tout le monde : Anglais, Français, Soviétiques, la famille du Roi déchu Farouk qui veut retrouver son trône, les Aigles de Kheops, secte religieuse qui veut prendre le pouvoir. Le Président de la République Française, Monsieur René Coty, envoie son arme maîtresse mettre de l'ordre dans cette pétaudière au bord du chaos : Hubert Bonisseur de la Bath, dit OSS 117.

### CRITIQUE

Pilote à 17 ans, employé de mairie, acteur dans une troupe ambulante, imprésario, agent d'un réseau de renseignements, inspecteur à la Sûreté, joaillier, secrétaire d'un maharadjah, Jean Bruce, né en 1921, ancien élève de l'École nationale de police, a créé le personnage de Hubert Bonisseur de la Bath, dit OSS 117, en 1949. Il écrira 88 volumes des aventures exotiques de cet agent secret



hexagonal sous des titres évocateurs tels que *Tous des patates*, *Inch Allah*, *Chinoiseries pour OSS 117* ou *Gâchis à Karachi*. Le succès est énorme, les livres bientôt traduits en une vingtaine de langues. Jean Cocteau adore, John Fitzgerald Kennedy aussi ! En 1957, Jean Sacha adapte au cinéma *OSS 117 n'est pas mort*, avec Ivan Desny dans le rôle-titre. Une dizaine d'autres suivront avec des personnels différents. Bruce, lui, meurt en 1963 d'un accident de Jaguar. Sa femme, Josette, reprend la plume trois ans plus tard (143 volumes de plus, dont *Des pruneaux à Lugano* !). Après sa mort, les enfants, François et Martine Bruce (elle gère la franchise du titre aujourd'hui) ressuscitent en 1987 l'espion Dorian Gray, qui ne vieillit pas dans un monde toujours plus piégé : «Hubert, alias OSS 117, a le cœur tendre, et, s'il vole d'un lit à l'autre, il n'oublie jamais ses conquêtes. Certes, il les bat à l'occasion, il les tue et les enterre lorsque les circonstances l'y contraignent, mais avec la larme à l'œil. Mi-chevalier, mi-justicier solitaire, il mène en toute indépendance sa guerre contre les truands.»

Surprise de printemps 2006, *OSS 117, Le Caire, nid d'espions*, de Michel Hazanavicius (*Mes amis*), est la comédie française qu'on n'attendait plus et qui manquait à tous ceux qui ne peuvent se résoudre à être traités cyniquement par les fabricants de cassoulet nourrissant le bas peuple de **Bronzés** réchauffés. Incroyablement soigné et *smart*, croisant la ligne claire

et Blake Edwards, le film épate de bout en bout par sa cohérence, son style et ses ressorts comiques variés et pleins de nuances.

Le retour intempestif 2006 de ce James Bond local est une idée de producteurs le duo Eric et Nicolas Altmayer, qui opère dans le champ encombré du cinéma populaire à gros budget. Mais comment faire revenir ce personnage aujourd'hui dans les meilleures conditions ? Soit modernisé, façon **Mission : Impossible**, mais alors c'est comme qui dirait battu d'avance. Soit, plus malin, il faut le retrouver, intact, tel qu'il naquit dans les langes empesés de l'empire colonial français, et donc ridiculisé par le décalage historique et l'impertinence du pastiche. En faisant appel au scénariste Jean-François Halin (ex-rédacteur aux Guignols de l'info première période), puis en castant Jean Dujardin, (...) c'est la veine parodique qui l'emporte.

Dujardin jubile dans le smoking d'alpaga de l'agent secret catastrophe. Il alterne à toute vitesse charme crooner et bêtise bovine, inverse le gadin en pirouette efficace, fait semblant de réfléchir et trouve la solution. L'homme d'action intrépide et le crétin professionnel ne cessent de tourner en volte-face hilarante au gré du récit coloré, tourné à la fois en studio et au Maroc pour les extérieurs.

Entre 1950 et 2006, la France a bien rétréci au lavage, elle a perdu une à une ses prérogatives outre-mer, mais un certain sans-gêne cocardier est resté,

et les gaffes de Hubert B. de la Bath en territoire arabo-musulman («arabo quoi ?») deviennent des dérapages délectables dans notre actualité géopolitique à cran. (...) Le héros de la Bath, gominé à souhait, surjouant le flegmatique que rien ne démonte, est escorté dans son enquête par la ravissante Larmina (Bérénice Bejo). OSS 117 casse deux fois la gueule d'un collègue infiltré sur place croyant être accosté par un ennemi, il distribue des photos du président René Coty aux autochtones en guise de pourboire, fait le mariole quand il devrait être discret, descend en peignoir de soie faire taire le muezzin à l'heure de la première prière, et donne des leçons de maintien à un haut dignitaire égyptien qui vient de l'initier aux plaisirs du narguilé : «Les ânes dans la rue, les djellabas, la langue illisible, ça va maintenant, il faut grandir un peu !»

La parodie n'est jamais complète, elle n'a pas tout renversé sur son passage insolent. Le film pille le patrimoine de l'innocence Technicolor, endosse les oripeaux du cinéma saisi à l'âge de son ultime splendeur universelle (avant le règne de la télé), et moque la naïveté et les certitudes d'autrefois. Mais, dans un même temps, le film vénère ce qu'il fait mine de profaner, et cherche, par la voie paradoxale de la citation, du clin d'œil, du détournement, à récupérer un peu du feu premier degré aboli. Tressage baroque de la raillerie et de la sincérité qui fait de ce film, a priori mineur,



une variation passionnante sur la richesse critique des clichés.

Didier Péron  
*Libération* - 19 avril 2006

Avec le retour à l'écran d'OSS 117, Hubert Bonisseur de La Bath pour les initiés, on s'attendait bien à un pastiche, mais pas à celui-ci. A la place de la grosse farce redoutée, Michel Hazanavicius surprend avec un hommage décalé et très graphique aux films d'espionnage exotiques des années 50-60. Cadres sophistiqués, transparences, Technicolor, sans parler des costumes, tout semble d'«époque», et évoque à la fois la ligne claire d'Hergé, les premiers James Bond et Hitchcock. Une course-poursuite avec un homme en djellaba dans les ruelles du Caire est même un clin d'œil direct à *L'Homme qui en savait trop*.

Si cette réussite plastique tend à faire oublier qu'OSS 117 est une comédie, Hubert est là pour nous le rappeler. Avec son machisme, sa condescendance de colon sûr de lui, sa méconnaissance de l'Islam et son sens de la déduction proche de zéro, ce héros est une plaie, un vrai touriste dans l'Égypte de 1956 en pleine décolonisation. Il lui faudra l'aide du hasard et d'une femme, la délicieuse et rusée Larmina (Bérénice Bejo, initiales BB), pour mener à bien sa mission, une histoire de trafic d'armes peu palpitante, surtout prétexte à de savoureux gags récurrents.

Pourtant, il a du charme, l'animal.

En composant un Sean Connery au pays des pyramides, Jean Dujardin use pour la première fois de son côté mâle, et cela lui va bien. (...)

Guillemette Olivier-Odicino  
*Télérama* n° 2936 - 22 avril 2006

(...) Réalisée par Michel Hazanavicius, transfuge de la publicité et de la télévision, la nouvelle version d'OSS 117, intitulée *OSS 117, Le Caire nid d'espions*, se nourrit du décalage entre regard d'aujourd'hui et réalité de la France de l'époque, et transforme l'espion, qui était à l'origine un agent secret américain d'inspiration française, en produit 100 % français. Le film s'ouvre sur un prologue en noir et blanc, hilarant, situé à l'intérieur d'un bombardier en vol, en 1945. Engagé dans une mission contre des nazis parlant français avec un accent allemand à couper au couteau, l'agent secret est présenté comme un héros historique de la Résistance. Après le générique, on le retrouve en 1956 dans un décor technicolor, tout prêt à embarquer pour Le Caire où, sans qu'il le sache, mais comme en a bien conscience le spectateur, la crise de Suez est sur le point d'éclater. Fier de son sourire éclatant, de ses origines, de sa virilité, distillant à tout vent une arrogance bon enfant, le nouvel OSS 117 diffère peu de son modèle, si ce n'est que Dujardin est infiniment plus charismatique que son ancêtre cinématographique - il parodie bien plus la gestuelle de Connery que celle de Mathews. Ce

qui change, ce sont les personnages secondaires, qui renvoient à l'agent secret sa goujaterie comme un boomerang.

Ancré dans le contexte historique des années 1950 mais aussi dans l'inconscient collectif du début du XXI<sup>e</sup> siècle, le personnage remercie les autochtones en leur distribuant des portraits du président René Coty. Sa suffisance se mue, sans qu'il en ait conscience, en une série de gaffes qui se retournent contre lui. Avec un art consommé de l'imitation, et une dextérité du contre-pied directement issue d'une pratique intensive du dialogue et de la réplique télévisuelle, Jean Dujardin leur donne une tournure particulièrement cocasse. Le film multiplie les références. Aux anciens OSS 117 bien sûr, mais plus généralement aux films d'espionnage des années 1950, à Hitchcock (*L'Homme qui en savait trop*) ainsi qu'à James Bond.

Loin d'être de simples clin d'œil, elles sont consubstantielles au film, en induisent la narration, la diction des personnages. Mais elles sont plus largement essentielles à une mise en scène qui recourt délibérément à des procédés datés : effets de transparence à l'arrière des voitures dont les conducteurs tournent mécaniquement le volant sur les routes droites, chorégraphies de combat désuètes, décors respirant le faux...

Si riche soit-elle, cette matière pourrait rapidement s'essouffler. Mais à la faveur d'une réelle science du gag, elle a plutôt



# CINÉMA[s] LE FRANCE

8 rue de la Valse 42100 Saint-Étienne

Le centre de Documentation du Cinéma[s] Le France, qui produit cette fiche, est ouvert au public du lundi au jeudi de 9h à 12h et de 14h30 à 17h30 et le vendredi de 9h à 11h45 et accessible en ligne sur [www.abc-lefrance.com](http://www.abc-lefrance.com)

Contact : Gilbert Castellino, Tél : 04 77 32 61 26  
[g.castellino@abc-lefrance.com](mailto:g.castellino@abc-lefrance.com)



tendance à monter en régime : un premier gag joue sur le cliché du film d'espionnage ; un second reprend le premier pour en faire un comique de répétition ; un troisième, d'inspiration plus télévisuelle, anticipant l'essoufflement du gag, rend soudain les personnages conscients de son systématisme, et les décide à y mettre eux-mêmes volontairement un terme... Bondissant constamment d'un niveau de distanciation à un autre, le film se renouvelle ainsi, en déjouant habilement les attentes du spectateur. Toute sa réussite tient à la manière dont son sujet et le traitement qui en est fait, permettent d'exploiter les situations comiques jusqu'à la corde sans jamais les user. C'est le secret des grandes comédies.

Isabelle Regnier  
*Le Monde - 19 avril 2006*

sexiste, reflet diaboliquement malin de notre chauvinisme crétin, **Le Caire nid d'espions** rend hommage à une époque, à un genre, au cinéma tout entier. C'est dire combien on aime.

*Les Cahiers du cinéma - n°611*  
Emmanuel Burdeau  
OSS 117 ranime ainsi une catégorie sinistrée ici, celle du divertissement haut de gamme, ainsi qu'Hitchcock qualifiait lui-même certaines de ses merveilles réputées mineures.

*Métro*  
Un rôle taillé pour Jean Dujardin, qui trouve son meilleur rôle au cinéma dans ce pastiche mis en scène par Michel Hazanavicius, et écrit par Jean-François Halin (...).

*ou la classe américaine*), des émissions de télévision (*C'est pas le 20h*) ou encore le court métrage **Echec au capital** (1997). Pour le grand écran, Michel Hazanavicius débute en 1994 comme acteur dans **La Cité de la peur des Nuls** (où il est le fameux con Régis), puis comme co-scénariste sur **Delphine 1 - Yvan 0** (1996), réalisé par Dominique Farrugia. Egalement crédité à l'écriture du **Clone** (1998) et des **Dalton** (2004), il réalise son premier long-métrage, **Mes amis**, en 2004, pour lequel il donne le rôle principal à son frère Serge . En 2006, sa carrière franchit un cap supplémentaire avec la réalisation du film d'espionnage décalé **OSS 117, Le Caire nid d'espions**, porté par l'agent Jean Dujardin.

[www.allocinema.fr](http://www.allocinema.fr)

## CE QU'EN DIT LA PRESSE

*Score - n°18*  
Vincent Guignebert  
OSS 117 faire rire. Mais surtout, SURTOUT, il fait du bien.

*CinéLive - n°100*  
Emmanuel Cirodde  
A l'écran, monsieur Dujardin (...) fait un comédien sensationnel. (...) Retentiront longtemps les sentences sans appel de ce chef-d'œuvre immortel (...).

*Rolling Stone - n°39*  
Grégory Alexandre  
Encombré de ce héros raciste et

## BIOGRAPHIE

Michel Hazanavicius débute sa carrière en 1988 sur petit écran, travaillant notamment sur Canal+ aux côtés de la troupe comique des Nuls. Sur la chaîne cryptée, il gravit les échelons rapidement, de stagiaire à scénariste de sketches, mais travaille également son don pour l'écriture en radio. Très vite, l'envie de réaliser démange Michel Hazanavicius. Une envie qu'il assouvirait allègrement avec la publicité (plus d'une quarantaine de spots), mais aussi avec des programmes de détournement pour Canal + (*Derrick contre Superman, Le Grand détournement*

## FILMOGRAPHIE

Court métrage :  
**Échec au capital** 1997  
Longs métrages :  
**Mes Amis** 2004  
**Oss 117, Le Caire, nid d'espions** 2006  
**OSS 117 2** 2008  
*en préparation*

## Documents disponibles au France

Revue de presse importante  
Positif n°543  
Cahiers du cinéma n°611  
Fiches du cinéma n°1822